

SOPHIE,
OU LE
MARIAGE CACHÉ,
COMÉDIE
EN
TROIS ACTES,
MÊLÉE D'ARIETTES.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Haye, le Octobre 1770.

La Musique est de
M. KOHAUT.



A LA HATE,
Chez FREDERIC STAATMAN,
Libraire sur le Kalvermarkt,
M D C C L X X.



PERSONNAGES.

SOPHIE.

MR. DE ST. AUBIN, Tuteur de *Sophie.*

MAD. DE ST. AUBIN, sa Femme.

HENRIETTE, Fille de *Mr. & Mad. St. Aubin.*

CLAIRVILLE, Fils de *Mr. & Mad. St. Aubin.*

CELICOUR, Amant d'*Henriette.*

DURVAL, vieux Officier Marin, Oncle de *Celicour,* & Ami de *Mr. de St. Aubin.*

NISON, servante de *Sophie.*

La Scène est à la Campagne de M. de St. Aubin.

S O 5



S O P H I E,

O U L E

M A R I A G E C A C H É,

C O M É D I E.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Sallon, une Porte de chaque côté; l'une conduisant à l'appartement de Sophie, l'autre à celui de Madame de St. Aubin, & d'Henriette, au fond, une autre Porte par laquelle on entre dans le Sallon.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, sortant seule de son appartement.

T Riste & pénible absence,
Effroi des amans,
Pour mon impatience,
Que vos momens
Sont lents!

A

Toi,

S O P H I E , O U

Toi, toi que je regrette
Presse, presse les instans,
De mon ame inquiette
Viens calmer les tourmens.

S C E N E II.

S O P H I E , N I S O N .

NISON, *qui entre par la Porte du fond & dit
avec empressement.*

MADAME Mademoiselle . . .

S O P H I E .

Pourquoi cet empressement, qu'avez-vous
Nison?

N I S O N .

Eh, Madame, votre mari

S O P H I E .

Paix, ne prononcez jamais ce nom; si
l'on vous entendoit, je serois perdue, que
venez-vous m'apprendre?

N I S O N .

Qu'enfin après un mois d'absence, mon
cher Maître votre Mari (*Sophie lui fait signe*) je veux dire Monsieur
Clairville, le fils de votre tuteur, vient d'ar-
river dans l'instant.

S O P H I E *avec beaucoup de joie.*

En vérité?

N I S O N .

Oui, en vérité, Madame, je viens de le
voir

voir descendre de sa chaise, en habit de Campagne, il est beau comme l'amour.

S O P H I E.

Est-il venu seul?

N I S O N.

• Tout seul.

S O P H I E.

Ah! que son retour me cause de joie ... mais de grace, soyez prudente, il est important que mon secret ne soit pas découvert avant que les amis de Clairville aient disposé son Père à l'apprendre sans colere; mon tuteur est bon, il m'aime, mais sa femme me hait, si elle soupçonnoit seulement la moindre intelligence entre Clairville & moi, elle préviendrait l'esprit de son mari, jamais il ne nous pardonneroit. Ainsi prenez garde, prenez bien garde, qu'il ne vous échappe un seul mot.

N I S O N.

Oh! que dites-vous là? . . . reveler les secrets de ma bonne Maître! . . de ma chere Elève . . suis-je donc une étourdie? ne fais-je pas que cette Madame de St. Aubin est tracassière, médisante, envieuse, . . . vraiment elle seroit capable de me questionner sur vos conversations secrètes avec mon jeune Maître, mais c'est bien à moi qu'il faut s'adresser.

A R I E T T E.

Jamais on ne me fait jaser,
Car Nison fait se taire;
Si l'on ose vous accuser,
Sans trahir le mystère,

A 2

Je

S O P H I E , O U

Je répondrai tout doux, tout doux,
Pour arranger leur rendez-vous,
Si je prête mon ministère;
C'est en tout bien & tout honneur,
N'ayez pas peur, n'ayez pas peur,
Laissez-moi faire:
Je rendrai muet le censeur
Sans trahir le mystère.
Je répondrai &c.

S O P H I E.

Me voilà fort rassurée, vous n'y pensez pas, ma bonne; heureusement vous serez bientôt délivrée du soin pénible de garder mon secret: Clairville a dû le confier à M. Durval; cet honête Marin a de l'amitié pour moi, du pouvoir sur l'esprit de mon tuteur, j'espère tout de sa protection.

N I S O N.

Ce M. Durval n'est-il pas l'Oncle de Célicour, dont le mariage est arrêté avec la fille de Madame de St. Aubin?

S O P H I E.

Oui, tous deux doivent se rendre ici pour dresser les Articles; Clairville étoit convenu de les accompagner, & d'engager Durval à parler à son Père; Ah! Nison, je tremble en pensant que ce jour va peut-être décider de mon sort pour jamais: M. de St. Aubin pardonnera-t-il à son fils un mariage fait sans son aveu? s'il entreprenoit de le rompre que deviendrois-je?

N I S O N.

Eh! pourquoi voudroit-il vous rendre malheureuse? Qu'a-t-il à vous reprocher?
Sur

Sur la naissance il n'y a rien à dire, il est négociant, votre Père ne l'étoit-il pas? Vous êtes belle, jeune, sage; son fils vous aimoit, il vous a épousée (sans le consulter à la vérité) mais enfin il ne pouvoit faire un meilleur choix; d'ailleurs M. de St. Aubin est si riche

S O P H I E.

Oui, mais il est avare, & je suis sans bien.

N I S O N.

N'importe, vous lui êtes chers tous deux, il vous pardonnera. Voici mon jeune Maître, il vous cherche, je vous laisse

S C E N E III.

CLAIRVILLE, SOPHIE, NISON.

SOPHIE, *allant au devant de Clairville.*

AH! Clairville!

CLAIRVILLE *lui baisant la main.*
Chère Epouse.

N I S O N.

Ah! le charmant couple, le joli ménage, les aimables enfans! il seroit bien cruel de les séparer, & de les empêcher de se parler.

S C E N E I V .

S O P H I E , C L A I R V I L L E .

S O P H I E .

Q U E votre absence m'a paru longue & que j'ai de plaisir à vous revoir ! mais vous êtes venu seul, dit-on ; je croyois que Cécicour & son Oncle

C L A I R V I L L E .

Ils me suivent, je les ai devancés pour me ménager un moment d'entretien avec vous ; leur présence va vous gêner, ils passeront ici plusieurs jours ; car Durval souhaite que le mariage de son neveu se fasse à la Campagne.

S O P H I E .

Lui avez-vous confié le nôtre ?

C L A I R V I L L E .

Non, je n'ai osé lui ouvrir mon cœur ; vous l'avouerez-vous ? Durval m'effraie : Obligé, honête, sincère, mais brusque & peu sensible, son âge, son état & son caractère l'éloignent de l'amour ; le sentiment, qui m'attache à vous, lui paroitra peut-être une foiblesse, notre union une imprudence, une folie, enfin Cécicour (jeune & mon Ami) m'inspire plus de confiance ; Permettez-moi de lui apprendre notre secret, il a de l'ascendant sur son Oncle, il

il l'employera pour l'engager à nous servir.

S O P H I E.

Ah! Clairville, qu'avons-nous fait?

CLAIRVILLE *tendrement.*

Vous repentez-vous, Sophie?

S O P H I E.

Me repentir! ah jamais; je crains seulement pour vous la colère de votre Pere, la haine de votre Belle-mere; elle nous perdra tous deux.

C L A I R V I L L E.

Ne vous livrez point à ces vaines terreurs, la différence de nos fortunes pouvoit seule empêcher mon Pere de consentir à notre union; l'intérêt l'eut rendu contraire à nos nœuds, l'honneur lui défendra de les rompre; nous le fléchirons ma chere Sophie, vous ferez à moi de son aveu, je pourrai sans crainte jouir de ma félicité, la publier, m'en applaudir à tous les yeux.

S O P H I E.

Mon cher Clairville, cette liberté de l'avouer n'en diminuera-t-elle pas les douteurs?

C L A I R V I L L E.

Vos charmes devroient suffire pour vous rassurer; mais quelque puissans qu'ils soient, vous avez d'autres garans de ma fidélité; des liens plus forts que ceux de la beauté m'attachent à vous, & de la durée de mes sentimens dépend celle de mon bonheur.

S O P H I E , O U

A R I E T T E .

Ne crains rien , ma Sophie ,
Pour toute la vie

Je suis sous tes loix.

Ne crains rien , ma Sophie ,
Pour toute la vie ,

Belle Sophie ,

Je suis sous tes loix.

Dans sa femme chérie

Trouver sa tendre amie

Et Maitresse jolie

C'est rassembler tous les biens à la fois.

Ne crains rien , ma Sophie ,

Mes plaisirs assurent tes droits ,

Non , non , ne crains rien , ma Sophie ,

Pour toute la vie , pour toute la vie ,

Je suis sous tes loix.

Ne crains rien &c.

S O P H I E .

Vous me charmez Clairville , vous ranimez ma confiance , hâtons-nous d'instruire votre Pere , qu'il apprenne les nœuds que nous avons osé former , & quelles que soient les suites de cet aveu , conservons nos sermens , & nous ne serons jamais tout-à-fait malheureux.

D U O .

Pour bannir de nos jours

Le regret , la tristesse ,

Aimons , aimons toujours

D'une égale tendresse .

Unissons nos desirs ,

Scr-

LE MARIAGE CACHE'.

Serrons nos chaines
L'amour dissipe les peines
Et rend plus doux les plaisirs
Unissons nos desirs.
Pour bannir &c.

SCENE V.

NISON, SOPHIE, CLAIRVILLE.

NISON.

EH, vite, vite, retirez-vous, Henriette me suit.

CLAIRVILLE.

L'importune! quoi, déjà se quitter! mais bientôt, ma chere Sophie, aucun égard ne pourra nous séparer; me permettez-vous d'instruire Cécicour?

SOPHIE.

Oui, faites-en naître l'occasion, adieu, partez; je ne veux pas qu'on nous surprenne ensemble.

(Il sort.)

NISON.

Hélas! ne pouvoir même se parler; pour moi je n'y tiendrai pas.

SOPHIE.

Paix, voici Henriette.



S C E N E VI.

HENRIETTE, SOPHIE, NISON.

HENRIETTE *d'un air vif & étourdi.*

A R I E T T E.

Sans la liberté,
Point de bonheur dans la vie :
Suivre sa volonté,
Céder à sa fantaisie,
C'est la seule félicité
Digne d'envie.

Sans la liberté &c.
Du plaisir, de la gaîté,
La contrainte est l'ennemie,
Céder à sa fantaisie,
C'est la seule félicité.
Sans la liberté &c.

S O P H I E.

En vérité ma chère Henriette, si vous mettez un si grand prix à la liberté, je dois vous plaindre, en voyant approcher l'instant où vous allez perdre la vôtre.

HENRIETTE *vivement.*

La perdre ? dites-vous, je vais l'acquérir au contraire ; une fille en connoit-elle jamais les douceurs ? tant de bienséances à observer, de sentimens à dissimuler, de devoirs à remplir . . . est-elle mariée ?
plus

plus d'austérité, plus de contrainte, ses goûts, ses volontés, ses caprices même sont des loix, une foule d'admirateurs la suit, s'empresse autour d'elle: d'un regard, d'un souris elle fait le destin de tout ce qui l'environne; les plaisirs naissent sous ses pas. Oh ! l'agréable, le charmant instant, & que j'ai d'impatience d'en jouir!

N I S O N.

Celà s'appelle voir en beau.

S O P H I E.

Oui, votre imagination vous sert agréablement, mais parmi tous les biens qu'elle vous promet, le Mari, ce me semble, est compté pour rien.

N I S O N.

Bon, bon, Mademoiselle a bien fait de l'oublier; toutes les fois que ces Messieurs là se présentent à notre souvenir, c'est toujours moins pour accroître nos plaisirs que pour les troubler.

H E N R I E T T E.

Que nous allons être heureuses, ma chere Sophie! j'engagerai Monsieur de St. Aubin à vous permettre de vivre avec moi, vous serez ma Compagne, vous partagerez tous mes amusemens.

S O P H I E.

Je vous rends grace, Henriette, mes idées de bonheur ne ressemblent point aux vôtres, & nous différons trop dans nos principes pour nous accorder dans nos goûts.

H E N.

18 S O P H I E , O U

H E N R I E T T E .

Vous dirai-je ma pensée? vous êtes trop
férieuse, trop grave, ce n'est pas le mo-
yen

N I S O N .

Mademoiselle, j'apperçois Madame vo-
tre Mere, remettez vos remarques à une
autre fois.

(elle sort)

S C E N E VII.

MAD. DE ST. AUBIN, DURVAL, MR. DE
ST. AUBIN, CELICOUR, HEN-
RIETTE, SOPHIE.

(Pendant toute cette Scène, Cêlicour est triste,
distrait, fait peu d'attention à Henriette, &
regarde souvent Sophie; il doit être placé en-
tr'elles deux.)

MAD. DE ST. AUBIN.

A Pprochez ma fille, voici Monsieur
Durval & son neveu.

DURVAL, d'un ton gai.

Oui nous voila, nous venons pour con-
clure, bon jour Sophie (à Henriette), bon
jour ma Niece, embrassez-moi (à Cêlicour),
embrasse, embrasse aussi toi.

CELICOUR d'un air froid.

Cette liberté ne peut m'être permise.

MAD.

MAD. DE ST. AUBIN, *d'un ton sec.*

Il a raison, Monsieur, il n'est pas encore tems.

D U R V A L.

Belle cérémonie ! ne vont-ils pas être mariés ? & vous, ma jolie Sophie, n'irai-je point à vos noces aussi ? Mon vieil Ami ne penses-tu pas à établir cet enfant là ?

ST. AUBIN.

Elle n'est pas pressée, d'ailleurs son pere lui a laissé si peu de bien

D U R V A L.

Que veux-tu dire de son pere ? c'étoit un honête-homme & le meilleur de mes Amis.

MAD. DE ST. AUBIN, *avec aigreur.*

A la bonne heure ; mais cet honête-homme a dissipé sa fortune, & dans la situation où Sophie est réduite, on trouve difficilement un Mari ; l'état d'une fille est desagréable dans le Monde, mais le Couvent lui offre un asyle.

D U R V A L.

Fi donc, fi donc, que dites-vous là ? Si je croyois qu'on voulût la forcer à prendre ce parti, je l'enleverois demain & la ferois passer sur mon bord. . . . le Couvent ! belle imagination ! auriez-vous cette fantaisie, Sophie ?

S O P H I E.

Je n'ai pris encore aucune résolution, Monsieur, & je me trouve si heureuse dans cette maison, que j'hésiterai toujours à faire un choix qui puisse m'en éloigner.

D U R V A L.

D U R V A L.

C'est bien répondre, & vous êtes une bonne fille, mais morbleu! ne vous mettez pas en peine avec ce peste de minois-là: les Maris ne vous manqueront pas qu'en pense-tu mon neveu?

C E L I C O U R.

Je suis de votre sentiment, mon Oncle, heureux celui qu'elle daignera choisir!

D U R V A L.

Eh, que sçait-on? . . . peut-être il suffit . . . je m'entends . . .

MAD. DE ST. AUBIN, avec humeur.

Laissons ces propos inutiles.

D U R V A L, gaiment.

Vous avez raison, parlons de nos affaires; ça Madame, les Notaires arrivent ce soir, nous dresserons les Articles, & nous finirons promptement; j'ai hâte de me rembarquer, & puis Célécour est impatient. . . n'est-il pas vrai? Eh bien, parle donc, toi à qui diable en as-tu?

C E L I C O U R d'un air distrait & embarrassé.

Oui . . . oui . . . Monsieur . . . assurément . . . on ne sçauroit douter de mon empressement, mais nous ne devons pas gêner Madame.

H E N R I E T T E à part.

Il me paroît bien indifférent.

S T. A U B I N.

Mon ami, ma femme est disposée à conclure dès que le contract sera signé, mais vous parlez déjà de nous quitter: nous espérons vous retenir plus longtems.

D U R

D U R V A L.

Bon, bon, que veux-tu que je fasse ici? je m'ennuie, je suis tout trille, tout malade, depuis que je suis à terre.

S T. A U B I N.

Comment! après les dangers que vous avez courus, vous iriez encore? . .

D U R V A L.

Quoi, quoi, quels dangers? que veux-tu dire?

M A D. D E S T. A U B I N.

N'avez-vous pas essuyé des tempêtes, livré des combats? . .

D U R V A L.

Eh bien! des combats . . . des tempêtes? Qu'est-ce que c'est que cela?

M A D. D E S T. A U B I N.

Y pensez-vous Monsieur? L'idée seule en est effrayante.

D U R V A L.

Oh vraiment! les femmes ont peur de tout; j'en ai pourtant vu de diablement hardies dans l'occasion: pour moi j'y suis intrépide.

Dans le combat
Rien ne m'abat.
Vif, attentif,
Toujours actif,
Jamais craintif,
Je suis expéditif.

Vers

Vers l'ennemi, je cingle avec audace,
 Sans me lasser, je lui donne la chasse.

C'est vainement

Qu'il a pincé le vent,

Malgré sa fuite,

Ardens à sa poursuite,

Nous le joignons

Alerte, Compagnons,

Chargeons, pointons,

Braves amis, tirons,

Bon, bon, bon, bon, bon, bon, bon, bon, &c.

Il faudra qu'il amène,

J'ai brité la misaine

Et son mât d'artimon,

Allons, allons,

Recommençons,

A grands coups de canon.

Bon, bon, bon, bon, bon, bon, bon, bon, &c.

A l'abordage

Enfans courage

Soudain, soudain

Attachons le grapin

Soudain, attachons le grapin.

A l'abordage

Enfans courage,

Courage, courage.

Avec vigueur sur le Pont je me lance

A mon aspect rien ne fait résistance:

En un moment

Attaquant, combattant

Frappant, frappant:

Et d'estoc & de taille,

J'abats cette Canaille,

Plus d'ennemis

Tout est soumis.

La

La Victoire est à moi,
Vive le Roi, vive le Roi: &c.

Allons mes Amis, allons nous mettre à table.

(Durval donne la main à Sophie, au moment où Madame de St. Aubin lui présente la sienne; elle lève les épaules d'un air d'humour, il s'en apperçoit, repousse Sophie, & prend brusquement la main de Mad. de St. Aubin.)

Fin du premier Acte.



B

ACTE



ACTE SECOND.

Le Théâtre représente les Allées d'un Parc.

SCENE PREMIERE.

CLAIRVILLE, CELICOUR.

Ils se promènent quelque tems sans parler , & se regardent d'un air embarrassé.

CELICOUR.

QU'avez-vous, Clairville, vous paroissez inquiet ?

CLAIRVILLE.

Je ne suis pas tranquille, mais vous-même n'êtes pas dans votre état naturel ; je vous ai vu tout le jour triste, rêveur, embarrassé.

CELICOUR.

J'ai du trouble, des desirs, des projets ; je voudrois vous les confier, mais je hésite à vous ouvrir mon cœur.

CLAIRVILLE.

Doutez-vous de mon amitié ?

CELI-

C E L I C O U R.

Non, mais je crains votre raison.

C L A I R V I L L E.

Ma raison ! ah, mon ami, ne vous y trompez pas, j'ai besoin moi-même d'indulgence ; si vous avez une confiance à me faire, j'ai un secret à vous apprendre, d'où dépend mon repos, ma joie ; mais parlez, parlez, mon Ami, votre exemple est nécessaire pour m'encourager.

C E L I C O U R *avec feu.*

Clairville, connoissez-vous l'amour ? ce sentiment vif, impétueux, auquel nos plus grands efforts ne peuvent rien opposer ?

C L A I R V I L L E *vivement.*

Eh ! qui jamais éprouve mieux que moi l'impossibilité de lui résister ?

C E L I C O U R.

Vous ne pensez donc pas que de froides considérations, de vaines bien-séances, doivent nous faire renoncer à nous-mêmes, au bonheur de toute notre vie ?

C L A I R V I L L E.

Ah ! mon Ami, je suis bien loin de le croire.

A R I E T T E.

L'amour exerce ses droits

Avec violence,

Et la raison à sa voix

Garde le silence.

Dès qu'il se rend maître d'un Cœur,

Fortune, éclat, grandeur,

B 2

Tout

Tout est chimere.
 Un amant ne voit le bonheur
 Qu'avec l'objet qui fait lui plaire ;
 L'amour &c.

C E L I C O U R *vivement.*

Vous exprimez mes sentimens, vous peignez ma situation.

C L A I R V I L L E .

Achievez de me la faire connoître ; je vois déjà que peu sensible aux charmes d'Henriette, une autre a touché votre cœur ; mais pourquoi vous taire ? pourquoi laisser avancer une affaire qu'à présent il sera difficile de rompre ?

C E L I C O U R .

Libre encore, lorsque mon oncle me proposa le mariage, rien ne m'engageoit à le refuser ; je vis Henriette, elle n'est pas faite pour inspirer de la repugnance, je l'aurois aimée sans doute ; mais une autre vint s'offrir à mes yeux, & m'apprit à connoître un sentiment dont jusqu'alors je n'avois eu qu'une foible idée ; ah ! comment se défendre quand on aime Sophie ?

C L A I R V I L L E *surpris & troublé.*

Sophie ! . . . Comment ? . . . Quoi ? . . .
 De quelle Sophie parlez-vous ?

C E L I C O U R *avec feu.*

De celle qui a habite cette maison, de l'aimable pupile de votre pere ; vous êtes surpris ?

C L A I R -

CLAIRVILLE.

Confondu . . . l'instant . . . la circonstance . . .

CELICOUR.

Est malheureuse, finguliere,

CLAIRVILLE.

Oh, plus que vous ne pouvez l'imaginer, .. est-elle instruite de vos sentimens?

CELICOUR.

Mes regards seuls ont pu les lui faire connoître; timide pour la premiere fois, mon embarras est extrême; j'ai besoin de votre amitié, de vos conseils, & sur-tout de votre secours, pour me procurer un entretien avec elle.

CLAIRVILLE.

Moi! ne l'espérez pas.

CELICOUR.

Comment?

CLAIRVILLE.

Non, vous dis-je. Votre folie est inconcevable; quoi? sur le point de conclure un mariage avantageux

CELICOUR *piqué.*

N'achevez pas, j'ai tout considéré, tout prévu, & si Sophie daigne accepter ma main, il n'est point d'obstacle qui puisse m'arrêter mais je l'apperçois, le hazard la conduit vers nous; ah! de grace, laissez-moi profiter de cette heureuse occasion.

(*Celicour a dit ces derniers mots en appercevant Sophie, qui a paru au bout d'une allée d'arbres au fond du Théâtre.*)

B 3

CLAIR-

SOPHIE, OU
CLAIRVILLE avec bumeur.

Quoi! vous prétendez?

CELICOUR.

Oui, mon Ami, votre présence l'embar-
rasseroit peut-être; éloignez-vous, je vous
en conjure.

CLAIRVILLE.

Ecoutez-moi

CELICOUR.

Le tems presse, vous connoissez ma si-
tuation

CLAIRVILLE.

Et vous ignorez la mienne appren-
nez donc

CELICOUR.

Vous m'instruirez une autre fois.



SCE

SCENE II.

ST. AUBIN, CLAIRVILLE, CELICOUR.

ST. AUBIN *traversant une allée, un papier à la main, qu'il paroît examiner.*CE compte est faux . . . (*apercevant son fils*) Clairville, Clairville.

CLAIRVILLE.

Quel contretems!

CELICOUR.

Votre pere vous appelle, vous ne pouvez vous dispenser

ST. AUBIN.

Clairville.

CELICOUR.

Ne le faites pas attendre, allez donc.

CLAIRVILLE.

Mais . . .

CELICOUR *avec impatience en le poussant vers son pere qui l'emmene.*

Mais . . . Mais . . . vous me mettez au desespoir . . . au nom du Ciel laissez nous.
 (*Cette Scène entre Celicour & Clairville, consistant principalement en petits mots, doit être parfaitement scue, afin d'être jouée très vivement.*)

S C E N E III.

S O P H I E , C E L I C O U R .

(Pendant la fin de la Scène précédente, Sophie s'est avancée très lentement, & comme quelqu'un qui se promène, en voyant Clairville s'éloigner, elle s'arrête, fait un mouvement pour se retirer : Celicour va au devant d'elle & la retient.)

C E L I C O U R .

Pourquoi vous retirer, belle Sophie ;
Craignez-vous ma présence ?

SOPHIE *d'un ton doux & timide.*

Non, mais peut-être la mienne interrompt-elle une conversation intéressante.

C E L I C O U R *tendrement.*

Oui, bien intéressante! . . . ne pouvez-vous en deviner le sujet?

SOPHIE *toujours avec timidité.*

Mais . . . Clairville est votre Ami.

C E L I C O U R .

Je le crois.

So-

S O P H I E.

Votre confiance est mutuelle.

C E L I C O U R.

Hé puis il est des momens où l'on trouve si doux de laisser lire dans son ame!

S O P H I E *avec vivacité & tendresse.*

Oh sans doute!

C E L I C O U R.

Vous imaginez donc? . . .

S O P H I E *en hésitant.*

Oui . . . j'imagine, . . . je pense . . .

C E L I C O U R.

Vous pensez? . . .

S O P H I E *baissant la voix & les yeux.*

Qu'un secret jusqu'à présent caché, . . .
une confidence . . .

C E L I C O U R *avec feu.*

Dont vous êtes l'objet . . . pourquoi
rougir? pourquoi baisser les yeux?

S O P H I E.

Pardonnez un embarras, dont je ne suis
pas maîtresse . . . Clairville n'auroit pas
dû s'éloigner . . . me laisser seule avec
vous . . . rassurée par sa présence . . .

C E L I C O U R.

Elle n'auroit servi qu'à vous contraindre,
car je vous l'avoue, je ne suis point du
tout satisfait de lui.

S O P H I E *avec inquiétude.*

Comment Monsieur?

C E L I C O U R .

Non ! loin de lui trouver cette chaleur ,
cet empressement . . .

S O P H I E *effrayée.*

Que me dites-vous ? . . .

C E L I C O U R .

Il m'a paru froid , chagrin , mécontent . .

S O P H I E .

O Ciel ! que vous m'affligez ; Se pourroit-
il que Clairville ? . . .

C E L I C O U R .

Ne craignez rien , belle Sophie , vous
avez pénétré mes sentimens , vous daignez
y prendre intérêt , rien ne pourra m'em-
pêcher d'être heureux .

S O P H I E *le regardant avec surprise.*

Mais je ne puis comprendre . . .

C E L I C O U R .

Fiez-vous à ma tendresse , permettez-moi
d'aspirer à votre main , consentez d'être à
moi , & les obstacles disparaîtront .

S O P H I E .

Qu'entends je ? .. ce discours est incon-
cevable . . . vous ! aspirer à ma main ? . .
moi ! consentir d'être à vous ? . . . & vous
avez vu Clairville ? .. Qu'a-t'il donc pu
vous dire ? . . .

C E L I C O U R *tendrement.*

Eh ! que vous importent ses sentimens ? ..
chere Sophie , si vous approuvez les miens ,
si je puis me flatter que mes soins , mes
empressements vous les fassent un jour par-
tager ? . . .

S o-

SOPHIE, *à part les premiers mots.*

Je ne puis revenir de ma surprise! . . .
 Quel embarras! . . . Aurois-je dû m'attendre? . . . Y songez-vous, Monsieur, & qui peut vous faire espérer que, perdant de vue mes devoirs, j'approuve jamais un amour qui m'offense? . . . Oubliez-vous ce que vous devez à un parent généreux, à une fille respectable, vos engagements avec Henriette?

CELICOUR *vivement.*

Elle ne sera jamais à moi; votre délicatesse sur ce point ne peut changer ma résolution.

A R I E T T E.

Non, non, je ne veux aimer que vous,
 Quelle autre pourroit me plaire?
 C'est vainement que l'on espere,
 D'Henriette me voir l'époux,
 Non, non, non, non, je ne veux aimer que vous.

(*Il se met à ses genoux.*)

S C E N E IV.

MADAME DE ST. AUBIN, HENRIETTE,
 SOPHIE, CELICOUR.

(*Les deux femmes sont entrées pendant la dernière Ariette, & se sont tenues au fond du Théâtre.*)

QUA-

Q U A T U O R .

S O P H I E .

Ciel à mes genoux,
 De grace levez-vous,
 Ah! levez-vous,
 Ah! levez-vous,
 Ah! levez-vous,
 Votre imprudence
 M'expose à leur cour-
 roux,
 Votre imprud. &c.

Modérez-vous,
 Ah! laissez-nous,
 Modérez-vous,
 Ah! sauvez-vous.

H E N R I E T T E .

Ciel à ses genoux,
 Près d'être mon époux,
 Le voyez-vous,
 Le voyez-vous,
 Le voyez-vous?
 Quelle indécence!
 Se mettre à ses ge-
 noux,
 Près d'être mon é-
 poux.
 Quelle indécence,
 Quelle imprudence,
 Se mettre à ses ge-
 noux,
 Près d'être mon é-
 poux :
 Le souffrir à genoux,
 Près d'être mon époux,
 Redoutez mon cour-
 roux,
 Oui, oui, oui,
 Redoutez mon cour-
 roux.

QUA-

QUATUOR.

MAD. DE ST. AUBIN.

CÉLICOURE.

Quelle imprudence
 Vous mettre à ses
 genoux,
 Près d'être son é-
 poux,

Son innocence
 L'excuse auprès de
 vous,
 Mon imprudence
 Mérite ce courroux.

Quelle innocence,
 Quelle indécence,

Se mettre à ses ge-
 noux,
 Près d'être son é-
 poux,
 Quelle indécence
 Quelle imprudence,
 Redoutez mon cour-
 roux,
 Oui, oui, oui,
 Redoutez mon cour-
 roux.

Modérez-vous,
 Ah! sauvons-nous,
 Modérez-vous,
 Ah! sauvons-nous.

SCE

S C E N E V.

DURVAL, SOPHIE, MAD. DE ST. AUBIN, HENRIETTE.

(Il est important aussi que cette 5me. Scène soit jouée très vivement, & qu'un mot n'attende pas l'autre.)

D U R V A L.

Quel bruit, quel tapage, à qui en avez-vous Mesdames?

MAD. DE ST. AUBIN *en colere.*

Vous arrivez à propos, Monsieur, pour nous faire justice.

D U R V A L.

Et de qui donc?

MAD. DE ST. AUBIN.

De Celicour, de votre Neveu; pour cette impertinente, je me reserve le soin de la punir.

D U R V A L.

De quoi est-il question?

S O P H I E.

Madame, si vous vouliez m'entendre!

MAD. DE ST. AUBIN.

Vous entendre! & qu'avez-vous à opposer à des faits?

D U R V A L.

Des faits! Comment diable, celà est sérieux.

H E N R I E T T E.

H E N R I E T T E.

Oh ! très sérieux, je vous assure.

S O P H I E.

Henriette, écoutez-moi, je vous en conjure.

H E N R I E T T E.

Me jouer un pareil tour !

MAD. DE ST. AUBIN.

Nous exposer à cet affront !

D U R V A L.

Mais écoutez-la !

S O P H I E.

Je proteste, je jure

H E N R I E T T E *pleurant.*Nous mettre dans la nécessité de rompre
un Mariage prêt à conclure.D U R V A L *se fâchant.*Eh ! à propos de quoi le rompre, s'il
vous plaît ?

MAD. DE ST. AUBIN.

Ne vous affligez pas, ma fille, désormais
un Couvent nous répondra d'elle.D U R V A L *se fâchant plus fort.*Doucement, Madame, je vous ai déjà
dit, que je ne le souffrirois pas.H E N R I E T T E *avec aigreur.*

Quoi ! Monsieur, vous prenez son parti ?

MAD. DE ST. AUBIN.

Vous osez la soutenir contre moi ?

H E N R I E T T E.

L'Oncle & le Neveu sont d'intelligence.

MAD. DE ST. AUBIN.

Il n'en faut point douter.

D U R -

D U R V A L.

Au Diable soient les folles.

MAD. DE ST. AUBIN.

Comment ! vous joignez l'insulte à la perfidie ? ce dernier trait m'apprend à vous connoître : je romps toute alliance avec vous.

D U R V A L.

L'enfer puisse confondre

MAD. DE ST. AUBIN.

Vous êtes un homme emporté

DURVAL *très en colere.*

Madame! . . .

H E N R I E T T E.

Sans politesse.

D U R V A L.

Mademoiselle!

MAD. DE ST. AUBIN.

Sans éducation.

DURVAL *criant très fort.*

Courage! . . . mais enfin parviendrai-je à savoir?

MAD. DE ST. AUBIN *avec volubilité.*

Déraisonnable, infociable, à qui l'on ne peut parler, qui ne voit rien, n'entend rien ! Pour votre neveu, c'est un impertinent, un fat ; je vous le repète, ne comptez plus sur nous ; tout est fini, tout est rompu. Sophie, préparez-vous à partir demain. Oui Monsieur, demain, demain, en dépit de votre protection ! Suivez-moi, ma fille, allons trouver mon mari, & lui apprendre l'honête procédé de son digne Ami.

SCE-

SCENE VI.

DURVAL, SOPHIE.

DURVAL.

Ouf . . . est-elle partie? . . . quelle furie! . . . m'apprendrez-vous ce que signifie tout cela? les unes crient, l'autre pleure; expliquez-moi cette énigme.

SOPHIE.

Rien de plus facile, Monsieur; Henriette & Madame de St. Aubin ont surpris Celicour à mes genoux.

DURVAL.

À vos genoux! Eh! que Diable faisoit-il là?

SOPHIE.

Il me juroit de m'aimer toujours.

DURVAL.

L'étourdi! le sot! il prend bien son tems . . vous aimer toujours? à propos de quoi? . . . & vous l'écoutez? . . . que prétend-il? qu'espérez-vous? . . les femmes n'ont pas tant de tort; cela n'est pas bien à vous, Sophie.

SOPHIE.

Mais, Monsieur . . .

DURVAL *brusquement.*

Non, vous dis-je, cela est mal, très mal, elles ont raison; c'est un fort vilain procédé que cela.

C

So-

S O P H I E.

Allez-vous m'affliger aussi, vous fâcher? ..

D U R V A L *élevant la voix.*

Me fâcher, me fâcher? . . . je ne me fâche point: je vous parle doucement; vous affliger? ce n'est pas mon dessein . . . mais un homme à vos genoux . . . ces femmes qui arrivent, s'en prennent à moi . . . me disent mille injures . . . comment diable puis je vous excuser?

S O P H I E.

S'il m'étoit permis de parler . . .

D U R V A L.

Que me diriez-vous?

S O P H I E.

Que loin d'encourager les espérances de Celicour, je lui faisois sentir combien elles étoient chimériques, & combien j'en étois offensée

D U R V A L *se radoucissant.*

Oui! . . . lui disiez-vous cela? . . . à la bonne heure, cela est différent.

S O P H I E.

Je n'ai pu l'empêcher de se mettre à genoux.

D U R V A L.

Non, . . . Non, . . . j'entends bien . . . ce n'est pas votre faute . . .

S O P H I E.

Si mon caractère vous étoit connu, si vous étiez instruit de ma situation . . .

D U R V A L.

Vraiment, je vois bien que vous n'êtes point heureuse dans cette maison . . & si
mon

mon neveu se fût déclaré plutôt, je ne me serois peut-être pas opposé

S O P H I E.

Ah! Monsieur, je ne songe point à Celi-cour!

D U R V A L.

Vous avez raison; c'est une mauvaise tête; d'ailleurs il n'est pas assez riche . . . (il lui prend la main) mais ne vous chagriez pas, votre Pere étoit mon Ami . . . vous m'avez toujours vivement intéressé . . . &, ma foi, puisque les choses vont ainsi . . . je veux travailler à votre bonheur.

S O P H I E.

Vous n' imaginez pas combien je suis à plaindre.

A R I E T T E.

De vous exprimer ma peine,
Non je n'ai pas le pouvoir,
Helas! timide, incertaine,
Je crains de la laisser voir.
En vous j'ai mis tout mon espoir.
De vous exprimer ma peine,
Non je n'ai pas le pouvoir.

De nous un instant dispose,
Nous ne pouvons le prévoir,
Souvent notre cœur s'oppose
A la raison, au devoir.
Je voudrois parler, je n'ose,
En vous j'ai mis tout mon espoir.
De nous un instant &c.

C 2

DUR-

D U R V A L.

Pauvre petite! . . . (*il lui baise la main*)
vous avez donc un peu d'amitié pour moi?

S O P H I E.

Je vous respecte, je vous aime, & vous
aurez des droits éternels à ma reconnois-
sance, si vous voulez parler à mon tuteur,
l'engager

D U R V A L, *gaiment.*

Laissez, laissez-moi faire, je fais comment
m'y prendre . . . j'avois déjà quelques idées,
mais vagues . . . Ce que je vois, ce que
j'entends, achève de m'y confirmer
(*il lui baise encore la main*) Petite séductri-
ce, aurois-je dû m'attendre? . . il faut
pourtant dire vrai, je me suis douté de
quelque chose.

S O P H I E *avec empressement.*

Quoi! Monsieur, vous auriez découvert? . . .

D U R V A L *toujours gaiment.*

Oui, oui, j'ai découvert . . . en honneur,
je ne me croyois pas susceptible de cette
fottise-là, mais, plus j'y pense . . . plus je
vous vois . . . plus je vous regarde . . . &
plus il me semble que je suis amoureux.

S O P H I E *effrayée.*

Amoureux! vous Monsieur?

D U R V A L.

Oui, ma foi . . . cela vous étonne . . . &
moi aussi mais enfin, que faire? je ne
suis pas si vieux . . . & si vous voulez être
ma femme, cela pourra retarder mon vo-
yage . . . l'empêcher même; car vous ne
vous

vous. soucieriez peut-être pas de venir à la Chine? .. vous ne dites mot?

SOPHIE *chagrine & embarrassée.*

En vérité, Monsieur, l'honneur que vous me faites ... m'interdit à tel point ... je prévoyois si peu ... ô Ciel! quel nouvel embarras! Comment oser lui confier à présent? . . .

D U R V A L.

Mon air dur, mon ton brusque, vous effraie peut-être; mais, quoiqu'en puissent dire ces sottes femmes, je suis bon, sincère, facile, point jaloux, point capricieux, point trop obstiné, un peu colère; mais cela s'appaise d'abord, & vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira.

S O P H I E.

Ah! Monsieur, vous avez trompé mes espérances; j'avois dessein de vous regarder comme un Ami, comme un père.

D U R V A L.

Eh! bien, je serai votre Ami, votre Père & votre Mari.

S O P H I E

Vos sentimens pour moi ne peuvent être assez vifs.

D U R V A L.

Est-ce là ce qui vous inquiète? rassurez-vous, je ne suis pas galant, moi, mais j'aime bien mieux qu'un autre; toujours fidèle, toujours occupé de vous, je ne vous quitterai pas un instant.

C 3

Dans

S O P H I E , O U

Dans ses beaux ans
L'homme est léger,
Et son printems
Se passe à voltiger.

Il s'engage
Et devient volage
En un moment.

Dans ses beaux &c.

Mais le tems
Amene l'instant
Où plus sage,
Il est sans partage,
A l'objet qui fait le charmer,
Et soixante ans est le bel âge
Pour bien aimer.
Mais le tems &c.

S O P H I E .

Ecoutez, Monsieur, je vais vous ouvrir
mon cœur, vous apprendre . . .

D U R V A L .

Oui, ma chere petite, dites-moi ce que
vous pensez; mais voici St. Aubin, de quoi
s'avise-t-il de nous interrompre?



SCÈ.

SCÈNE VII.

ST. AUBIN, DURVAL, SOPHIE.

DURVAL.

EH! bien: viens-tu me faire un appel? Mad. de St. Aubin est une terrible femme au moins.

ST. AUBIN.

Elle n'est pas douce, &, dans sa colère, on a peine à la concevoir; j'ai pourtant démêlé qu'elle se plaint de vous, mon Ami, de Celicour, & sur-tout de Sophie: Quoi! seroit-il possible que vous vous fûsiez oubliée au point? . . .

DURVAL.

Tais-toi, ne la gronde pas: Ce n'est pas sa faute; mon neveu est un étourdi, ta femme une pie-grièche, sa fille une impertinente; mais tout cela s'arrangera.

ST. AUBIN.

J'en doute: elle s'obstine à rompre absolument, & vient de m'obliger à lui promettre, de conduire demain Sophie au Couvent.

SOPHIE.

Quoi! Monsieur?

DURVAL

N'ayez pas peur, il n'en fera rien: Pauvre homme, tout s'arrangera, te dis-je . . . premièrement, je te débarrasse de Sophie, je l'épouse . . .

C 4

ST.

S T. A U B I N.

Vous l'épousez ?

D U R V A L.

Eh ! oui , je l'épouse : n'y consens-tu pas ?

S T. A U B I N.

Assurément ; mais elle n'a rien.

D U R V A L.

Hé bien , elle m'aura , moi , ma fortune ,
mon cœur : Celà ne lui suffira-t-il pas ?
Qu'en dites-vous , Sophie ? Morbleu , ré-
pondez donc ?

S O P H I E.

De grace , Monsieur , ne précipitez rien.

S T. A U B I N.

Comment Mademoiselle ? Laisseriez-vous
échapper un bonheur , où vous ne pou-
viez prétendre ? Acceptez l'honneur que
vous fait mon Ami ; ou j'exécute la volon-
té de ma femme : je veux être tranquille
chez moi :

TRIPQ.

SOPHIE.

ST. AUBIN.

DORVAL.

ACTE

TRIO.

A lui donner la main,

Dès demain,

Oui demain,

Soyez prête.

Quand je forme un dessein,

Jamais rien ne m'arrête,

Je veux demain,

Célébrer cette fête.

Est certain,

C'est en vain.

Je l'ai mis dans ma tête,

Où demain, c'est certain,

A lui donner la main

Soyez prête dès demain,

Oui demain,

Je veux célébrer cette fête. Je veux célébrer cette fête.

A me donner la main,

Dès demain

Oui demain,

Soyez prête.

Quand je forme un dessein,

Pour moi rien ne m'arrête,

Je veux demain,

Célébrer cette fête.

Est certain,

Oui demain,

Devinez ma conquête,

Où demain, c'est certain,

A me donner la main,

Soyez prête dès demain,

Oui demain,

Je veux célébrer cette fête. Je veux célébrer cette fête.

Où demain ?

Fatal dessein !

C'est en vain,

Vous préparez en vain,

Pour demain,

Cette fête.

Cet arrêt ...

J'espérois ...

Quoi demain ?

Fatal dessein !

Vous préparez en vain,

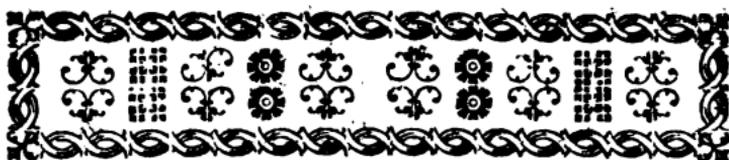
Cette fête pour demain,

C'est en vain,

Qu'on s'apprête.

Fin du Second Acte.

C 5



ACTE TROISIEME.

Le Théâtre représente un Sallon.

SCENE PREMIERE.

SOPHIE entre par la Porte du fond; (à droite il doit y avoir une Porte sur le devant du Théâtre pour entrer dans la Chambre de Sophie.)

R E C I T.

LE trouble, la crainte
 Agitent mon cœur;
 Et je suis contrainte,
 A cacher ma douleur.
 Ah! tout s'unit pour mon malheur;
 C'en est fait, une prompte fuite
 Loin d'ici conduira mes pas.
 Mais où fuir? en quels lieux? hélas!
 Quelle peine, quel embarras!
 Tremblante, interdite,
 Je balance, j'hésite,
 Que résoudre? à quoi m'arrêter?
 Tout m'est contraire,
 Dois-je me taire?
 Dois-je parler?

ARIET.

A R I E T T E.

Amour, tendre amour, je t'implore,
 Ecoute, écoute ma voix.
 Sur l'objet que j'adore,
 Tu fixas mon choix.
 Amour &c.
 Finis mes allarmes,
 Comble mes désirs,
 Après tant de larmes,
 Tu me dois des plaisirs.
 Finis &c.
 Et l'himen encore
 Respecte tes droits!
 Amour je t'implore
 Ecoute ma voix.

S C E N E II.

N I S O N , S O P H I E .

N I S O N .

Pourquoi quitter si-tôt le jardin, Madame? mon Maître auroit pu vous y joindre & vous entretenir un moment.

S O P H I E .

Dans les dispositions où sont les esprits, je dois veiller sur mes démarches; on m'examine, on m'observe, il faut pourtant que je parle à Clairville, le tems presse; demain son Père veut décider de mon sort. Eh! quoi, n'avez-vous pu lui parler,
 l'a-

l'avertir de se rendre cette nuit à mon appartement?

N I S O N.

Il ne m'a pas été possible de l'approcher; dès que je me suis présentée, les yeux de Madame de St. Aubin, & ceux d'Henriette, se sont fixés sur moi; je n'ai ôsé risquer le moindre signe; mais, de l'humeur dont ils sont tous, ils ne peuvent rester long-tems à table; Clairville rêve, Celicour bâille, Madame de St. Aubin gronde, son Mari dort, Henriette boude, & Durval boit. Cela fait un petit souper bien gai!

S O P H I E.

Que je suis inquiète! ah Nison! comment finira tout ceci? Je ne trouverai plus que des ennemis dans cette maison.

N I S O N.

Ma foi, Madame, je commence à trembler pour vous; Celicour aura peu de crédit pour vous nuire; mais cette méchante Mad. de St. Aubin, cette jalouse Henriette, & Durval ce vieux fou, qui s'avise d'être amoureux, vous feront tout le mal qu'ils pourront.

S O P H I E.

Durval est un honête homme, & je ne puis penser . . .

N I S O N.

Je ne m'y fierois pas.

So-

S O P H I E.

Ils n'oseront, je l'espère, me séparer de
Clairville.

N I S O N.

Soit, mais il fera deshérité.

S O P H I E.

Eh bien! nous vivrons de peu.

R O M A N C E.

Est-ce donc la richesse,
Qui donne des plaisirs?
Elle trompe sans cesse
Notre espoir, nos désirs.

Le bonheur que j'envie
Est plus doux, plus constant,
Point de bien dans la vie
Si le cœur n'est content.

Est-ce donc la richesse &c.

Une simple demeure,
Loin du monde & du bruit,
Qui nous offre à toute heure,
L'objet qui nous séduit:

Pour notre âme ravie,
C'est un bien suffisant:
Point de maux dans la vie,
Si le cœur est content.

Est-ce donc la richesse &c.

N r

N I S O N .

Tout cela pourroit bien n'avoir de prix que dans l'éloignement.

S O P H I E .

Ah ! Nison, vous n'avez jamais aimé.

N I S O N .

Oh ! que si, j'ai été folle tout comme une autre ; ne fis-je pas autrefois la sottise de me marier ? j'avois le cœur tendre, l'imagination vive ; elle diminoit les maux, exageroit les biens, cela étoit charmant ; qu'arriva-t-il ? Au bout d'un mois le prestige cessa ; mais à quoi vous déterminez-vous ?

S O P H I E .

A voir Clairville cette nuit, à prendre avec lui des mesures promptes & sûres, pour nous tirer de l'embarras où nous sommes.

N I S O N .

Rentrez donc dans votre appartement ; je vais guéter l'instant de lui parler ; & dès que tout le monde sera retiré, nous viendrons ensemble vous retrouver. Voici Mad. de St. Aubin & Henriette, rentrez vite avant qu'elles vous aperçoivent.

S O P H I E .

Conduisez-vous avec prudence.

N I S O N .

Fiez-vous à moi, je sçaurai bien me débarrasser d'elles.



SCE-

SCENE III.

MAD. DE ST. AUBIN, NISON,
HENRIETTE.

MAD. DE ST. AUBIN, *avec aigreur.*

Que faites-vous dans cette Salle?

NISON.

Rien, je fors.

HENRIETTE *l'arrêtant.*

Un moment, où est votre Maîtresse?

NISON.

Où seroit-elle? Dans son appartement.

MAD. DE ST. AUBIN *avec ironie.*

C'est une jolie personne!

NISON.

Tout le monde le dit:

MAD. DE ST. AUBIN.

Insolente! me manquez-vous de respect?

NISON.

Je n'ai garde.

MAD. DE ST. AUBIN.

Allons, répondez-moi, depuis quand ont commencé ses liaisons avec Cellicour?

NISON *d'un air fin.*

Avec Cellicour? . . . attendez donc . . .
ma foi je l'ignore.

MAD. DE ST. AUBIN.

Quelles sont ses vûes, ses desseins?

NISON.

Que sçais-je?

HEN.

Elle séduit le neveu.

MAD. DE ST. AUBIN.

Tourne la tête à l'oncle.

H E N R I E T T E .

Duquel des deux veut-elle faire un mari ?

N I S O N .

Devinez.

H E N R I E T T E :

De Celicour ?

N I S O N .

Hum, hum, peut-être bien.

MAD. DE ST. AUBIN.

De Durval ?

N I S O N .

Eh ! mais . . . pourquoi non ?

MAD. DE ST. AUBIN *impatente.*

Allons, allons, sortez & préparez-vous à quitter demain cette maison. Je suis plus instruite que vous ne pensez.

N I S O N *d'un air mystérieux & regardant autour d'elle.*

Vous croyez l'être, mais vous ne sçavez rien vous voyez mal, vos yeux vous trompent, votre esprit vous abuse, vous supposez, imaginez erreur . . . eh ! qui n'y est pas sujet ? mais le tems . . . ce grand maître prenez patience, tout s'éclaircit se découvre . . . on pensoit on croyoit . . . point du tout, ce n'est pas cela, on est surprise, étonnée . . . confondue . . . & cela vous arrivera, je vous en avertis . . . motus . . . l'heure
s'a-

s'avance . . . il se fait tard . . . bon soir
Madame.

(Elle s'enfuit).

SCENE IV.

HENRIETTE, MAD. DE ST. AUBIN.

H E N R I E T T E.

MAdame, ce discours extravagant pourroit bien renfermer un mystère . . . j'ai vû tout le soir Nison aller, venir, elle cherchoit sûrement à s'approcher de Celicour.

MAD. DE ST. AUBIN.

Vous croyez

H E N R I E T T E.

Oui, Madame, je crois que cette perfide Sophie mettra tout en usage pour se soustraire à l'autorité de son Tuteur, & que, pouvant choisir entre Durval & son neveu, Celicour obtiendra la préférence; si vous y consentez, restons dans cette salle, il faut absolument y passer pour aller chez Sophie

MAD. DE ST. AUBIN.

Je vous entens vous avez raison, éclaircissions vos doutes ils pourroient être fondés; éteignez les lumieres & ne faisons point de bruit.

D

HEN-

30 SOPHIE, OÙ

HENRIETTE *éteint les lumières.*

Je suis sûre qu'il se trame quelque complot peut-être ont-ils résolu de fuir ensemble où êtes-vous, Madame?

MAD. DE ST. AUBIN.

Me voici, restons de ce côté.

HENRIETTE *écoutant, & baissant la voix.*

Madame, j'entens, je crois, marcher quelqu'un écoutez

MAD. DE ST. AUBIN.

Oui, oui, vous ne vous trompez pas, on approche paix, taisons-nous.

SCÈNE V.

CLAIRVILLE, NISON, MADAME DE
ST. AUBIN, HENRIETTE.

NISON *pendant la ritournelle avance seule sur le devant du Théâtre, écoute & dit à Clairville en s'approchant de la porte du fond, par laquelle elle est entrée, & dont il ne s'est pas éloigné.*

ARIET-

A R I E T T E.

Chut, paix, il est minuit,
 Chut point de bruit,
 Écoutons bien,
 Je n'entens rien,
 Tout sommeille,
 L'amour, l'amour seul veille.
 Suivez mes pas,
 Point de fracas,
 Tout sommeille,
 L'amour seul veille.
 Écoutons bien,
 Je n'entens rien,
 Prenez ma main,
 Par ce chemin,
 Tout sommeille,
 L'amour, l'amour seul veille.
 Chut, paix, ne craignez rien,
 Écoutons bien,
 Je n'entens rien. } *bis.*

MAD. DE ST. AUBIN, HENRIETTE.

Elles se sont doucement approchées, & saisissent chacune une main de Nison, Clairville, qui doit en ce moment être tout près de la porte de Sophie, entre & la ferme sur lui.

D 2

TRIO.

TRIO.

NISON:

Ah finissez ,
 Vous me blessez ,
 Quelle surprise ,
 Me voilà prise ,
 Quelle surprise ,
 Me voilà prise ,
 Me voilà prise ,
 Quelle surprise .
 Aye , aye , le bras ,
 Quel embarras !
 Aye , aye , le bras .

Me voilà prise ,
 Quelle surprise ,
 Aye , aye , le bras ,
 Ne me battez pas ,
 Ne me battez pas .

Oui je connois votre
 bonté ,
 Je vous dirai la vérité ,
 Chut , paix ,
 Ecoutez bien ,
 Ne dites rien ,
 Chut , paix .

(*Nison se sauve dans
 la chambre de So-
 phie.*)

HENRIETTE.

Ah! je la tiens
 Ah! je la tiens
 Tenez la bien ,
 Tenez la bien ,
 Tenez la bien ,
 La voilà prise ,
 La voilà prise ,
 Ne lâchez pas ,
 Prenez son bras ,
 Ne lâchez pas ,
 Ouvrez , ouvrez , point
 de remise .
 Ne lâchez pas ,
 Prenez son bras ,
 Ne lâchez pas ,
 Ne lâchons pas .
 Il faut dire la vérité ,
 Vous connoissez notre
 bonté .

Oui , c'est moi ,
 Elle échappe ,
 Et nous attrappe ,
 Allons crions ,
 Allons crions .

TRIO.

T R I O.

MAD. DE ST. AUBIN.

Ah je la tiens!
Ah je la tiens!
Tenez la bien,
Tenez la bien,
Tenez la bien,
La voilà prise,
La voilà prise,
Ne lâchez pas,
Prenez son bras,
Ne lâchez pas,
Ouvrez, ouvrez, point
de remise.
Ne lâchez pas,
Prenez son bras,
Ne lâchez pas,
Ne lâchons pas,
Il faut dire la vérité,
Vous connoissez notre
bonté.

Est-ce toi?

Elle échappe,
Et nous attrappe,
Allons crions,
Allons crions.

S C E N E VI.

MAD. DE ST. AUBIN, HENRIETTE.

MAD. DE ST. AUBIN.

Hola quelqu'un! vite de la lumière.HENRIETTE *cherchant Nison dans l'obscurité.*

Madame, je ne puis la trouver.

MAD. DE ST. AUBIN.

N'importe, le galant est pris, restez près de l'appartement de Sophie, de peur qu'il ne s'échappe aussi . . . de la lumière . . . de la lumière.

*Un Valet entre avec des lumières qu'il pose sur une table.*MAD. DE ST. AUBIN *regardant autour d'elle.*

Elle n'y est plus votre Maître est-il au lit?

L E V A L E T.

Pas encore, Madame.

MAD. DE ST. AUBIN *vivement.*

Avertissez-le, qu'il vienne promptement ici, courez, volez, il n'y a pas de tems à perdre: ma fille, l'heure de nous venger est venue & Sophie est perdue pour toujours.

H E N R I E T T E.

Bon, bon, Madame, Mr. de St. Aubin est si foible!

MAD.

MAD. DE ST. AUBIN.

Ne craignez rien, après un pareil éclat,
il sera forcé de la punir.

SCÈNE VII.

MR. DE ST. AUBIN, HENRIETTE,
MAD. DE ST. AUBIN.

MAD. DE ST. AUBIN.

Venez, venez, Monsieur, il se passe
des choses fort honêtes dans votre
maison.

MR. DE ST. AUBIN, *en bâillant.*

Eh! bien, qu'est-ce, Madame, qu'avez-
vous de si pressé à me dire à l'heure qu'il
est?

MAD. DE ST. AUBIN.

J'ai à vous dire, Monsieur, que Celicour
est actuellement enfermé dans la Chambre
de Sophie.

MR. DE ST. AUBIN *avec flegme.*

Cela ne se peut pas.

MAD. DE ST. AUBIN *avec impatience.*

Quel homme!

HENRIETTE.

Je l'avois prévu.

MAD. DE ST. AUBIN.

Vous refusez de me croire?

MR. DE ST. AUBIN, *toujours du même ton.*
Assurément.

D 4

MAD.

MAD. DE ST. AUBIN *avec impatience.*

Je vous dis que je l'ai vû, de mes deux yeux, vû, vû.

ST. AUBIN.

Folie! Vapeurs!

MAD. DE ST. AUBIN, *en colère.*

Quelle tête! allons, Monsieur, tout à l'heure, faites ouvrir cette porte.

ST. AUBIN.

Je n'en ferai rien.

MAD. DE ST. AUBIN.

Non?

ST. AUBIN.

Non, vous dis-je.

MAD. DE ST. AUBIN.

Ah! c'en est trop, il faut vous convaincre.

S C E N E V I I I .

MAD. DE ST. AUBIN, HENRIETTE,
MR DE ST. AUBIN, DURVAL.

DURVAL *criant.*

Q Uel tapage! à qui en avez-vous, vous autres?

S T. A U B I N .

Ce n'est rien, mon ami, ma femme est folle.

MAD. DE ST. AUBIN.

Mon mari n'a pas le sens commun,

DUR-

D U R V A L.

Eh bien, morbleu ! faut-il faire tant de bruit pour cela ?

M A D. D E S T. A U B I N.

Celicour est enfermé dans cet appartement.

D U R V A L.

Quoi ! chez Sophie ? Le coquin !

S T. A U B I N.

Mon ami, n'en croyez rien, jamais Sophie

D U R V A L.

Doucement, doucement, s'il vous plaît ; elle doit être ma femme, il est bon d'éclaircir le fait, mais il faut s'y prendre honnêtement Sophie . . . Sophie . . . ouvrez . . . personne ne répond, attendez.

S T. A U B I N.

Que voulez-vous faire ?

D U R V A L.

Enfoncer la porte.



SCENE IX ET DERNIERE.

Au moment où Durval donne un coup dans la porte, Clairville sort de l'appartement de Sophie & Celicour entre par le fond du Théâtre, ils doivent observer de paroître tous deux en même tems.

DURVAL, ST. AUBIN, CELICOUR,
CLAIRVILLE, MAD. DE ST. AU-
BIN, HENRIETTE.

MAD. DE ST. AUBIN & HENRIETTE,
voyant entrer Celicour.

CELICOUR! Ô Ciel!

ST. AUBIN *voyant sortir son fils de chez Sophie.*

Mon fils!

DURVAL, *ils doivent dire cela tous quatre en même-tems.*

En voici bien d'une autre!

CLAIRVILLE *à Durval.*

Doucement, Monsieur, point de violence, vous ne pouvez entrer dans cet appartement.

S T. A U B I N.

Comment! malheureux, tu oses encore?..

C E L I C O U R.

Que signifie tout ceci?

D U R V A L.

D U R V A L.

A qui se fier désormais? ... quoi! le petit serpent de Sophie, que je croyois l'innocence même? ...

CLAIRVILLE avec feu.

Gardez-vous de la soupçonner, Monsieur, elle est ma femme.

Tous les Acteurs s'écrient.

Sa femme!

C E L I C O U R.

O Ciel! il est son mari, je m'adressois bien.

S T. A U B I N.

Ta femme! Comment! sans mon consentement?

C L A I R V I L L E.

Ah mon Pere! Pardonnez une faute ...

S T. A U B I N.

Ne t'en flatte pas; se marier à mon insçu à une fille, qui n'a rien encore.

C L A I R V I L L E.

Elle a des vertus, Monsieur, vous l'aimez, ne résistez point à ses larmes, venez, ma chere Sophie, venez obtenir votre grace & la mienne.

(Il va chercher Sophie.)

S T. A U B I N.

Non, non, point de grace, tu l'espères en vain.

S o-

SOPHIE, à *St. Aubin.*

Ah Monsieur! j'ose à peine soutenir vos regards ; montrez-vous indulgent : Daignez

S T. A U B I N.

Laissez-moi, je ne veux rien entendre.

MAD. DE ST. AUBIN à *son mari.*

Courage! soutenez votre autorité.

SOPHIE à *Durval.*

Vous qui m'avez promis de me rendre heureuse, devenez mon appui!

DURVAL un peu attendri, à *St. Aubin.*

Mais, mais écoute donc, au bout du compte, s'ils sont mariés

S T. A U B I N.

Discours inutiles, ce mariage ne peut subsister sans mon aveu, dès demain, je vais travailler à le rompre, & dès ce jour, je les bannis de ma maison.

MAD. DE ST. AUBIN.

Voilà la première fois que je vous ai vu raisonnable.

D U O.

Entre SOPHIE & CLAIRVILLE.

Nous desunir,
C'est en vain qu'on espère,
Avant que d'obéir
A cet arrêt sévère,
Vous me verrez mourir.

Sophie. Ah! pardonnez,
Daignez être mon Père.

Clairv. Séche tes pleurs,
Grace, grace, mon Père.

Sophie. Non, non, rien ne peut apaiser ma dou-
leur,
Et je sens déchirer mon cœur.

Clairv. Chère Sophie, apaise ta douleur,
Et je sens déchirer mon cœur.

Sophie & A la pitié laissez-vous attendrir,
Clairv. Je passerai mes jours à vous chérir.
Ah! pardonnez &c.

DURVAL pleurant.

Oh, par ma foi, je n'y faurois tenir, ...
Ecoute, tu feras toutes les sottises que tu
voudras, mais je t'avertis, que si tu les
bannis de ta maison, je les recevrai dans
la mienne, &, s'il faut plaider, nous plai-
derons.

S T. A U B I N.

Mais considérez donc que Sophie ne de-
voit jamais prétendre . . .

D U R V A L.

Quoi! que vas-tu dire, n'allois-je pas
épouser moi? allons! ne t'oppose plus à
leur bonheur. Sophie devoit être ma fem-
me, je l'adopte pour ma fille, & je m'en-
gage à la doter. Je le peux sans faire tort
à Celicour.

So-

SOPHIE.

Ah! Monsieur; ah mon Père! tant de bonté

DURVAL.

Eh! bien, à quoi te détermines-tu?

ST. AUBIN.

Quoi! sérieusement mon Ami, vous voulez l'adopter, lui donner une dot?

DURVAL.

C'est ma résolution: Quelle est la tienne?

ST. AUBIN.

De leur pardonner, il n'y a pas moyen de tenir contre vous, mon Ami.

CLAIRVILLE.

Ah! mon Père, que vous me rendez heureux! & vous, Monsieur, dont l'amitié

DURVAL *gaiment*.

Bon, bon, ne vas-tu pas me remercier? va, va, c'est peut-être moi, qui te suis obligé.

CLAIRVILLE.

Cellicour, j'avois dessein de vous confier

CELICOUR.

Paix, mon Ami, ne parlons point de cela, vous aviez raison tantôt: C'est à présent auprès de Madame & de sa charmante fille, que j'ai besoin de votre secours . . . mon Oncle, intercedez aussi pour moi!

DUR-

LE MARIAGE CACHE. 69

DURVAL.

Fripon, tu ne le mérites pas: Qu'en pensez-vous, Henriette?

HENRIETTE *regardant sa mere.*

Madame . . .

MAD. DE ST. AUBIN.

Je vous laisse la liberté de décider, ma fille.

HENRIETTE *à Celicour.*

Eh! bien, Monsieur, le tems m'apprendra, si votre repentir est sincère.

DURVAL.

Voilà qui n'est que pour la forme, . . . croyez-moi, hâtons-nous de conclure, le mariage le rendra peut-être raisonnable. Pour moi, mes amis, je l'ai échappé belle.

CHOEUR.

SOPHIE, HENRIETTE, MAD. DE ST.
AUBIN, NISON, CLAIRVILLE,
CELICOUR, MR. DE ST.
AUBIN, DURVAL.

CHOEUR. Le calme est revenu sur
l'onde,
Jouissons de son retour.
La raison en vain gronde,
Il faut céder à l'amour.

Claire. à *Sophie.* { Deformais mon bonheur se
fonde
Celic. à *Henr.* { Sur vos bontés, sur mon
amour.

Cis

64 S. O P H I E, O U &c.

Ces quatre ensemble. Le calme est revenu sur
l'onde,
Jouïssons de son retour.

Mr. de St. Aubin. Je fais le plus heureux du
monde
Dè pouvoir dire à mon
tour,

CHORUR. Le calme est revenu sur
l'onde,
Jouïssons de son retour.

F I N.

